

Le péché fait-il une meilleure littérature ?

Dans une collection consacrée aux péchés capitaux, sept romanciers sondent les possibilités qu'offre l'exploration du mal. Pourquoi ces penchants de l'âme inspirent-ils tant les artistes ?

En publiant sept courts romans et récits consacrés aux péchés capitaux, les Éditions du Cerf interrogent la fécondité à la fois littéraire et existentielle du mal. Peut-on absolument éviter le péché ou le maîtriser, comme nous y invitent les premiers chrétiens, notamment le moine Évagre le Pontique (346-399), puis Thomas d'Aquin ? Le premier établit une sorte de nomenclature des passions en s'inspirant de la philosophie ancienne : il s'agit de cultiver sa liberté intérieure en régulant ses passions et en retrouvant une forme d'harmonie, non pas avec le monde, comme pour les Grecs anciens, mais avec Dieu. Au XIII^e siècle, le « docteur angélique » définit quant à lui la liste des péchés capitaux tels que nous les connaissons à présent : orgueil, avarice, luxure, paresse, gourmandise, envie, colère. Autant de penchants qui paraissent chevillés à la définition de la morale chrétienne. Mais pas seulement.

« ÉCRIRE, C'EST CREUSER LE VICE »

Si la romancière Cécile Ladjali s'est penchée sur la gourmandise dans *Chère*, c'est avant tout par goût de la mise en scène. Dans ses précédents romans, *Bénédict* (Actes Sud, 2018) et *la Fille de personne* (Actes Sud, 2020), elle explorait déjà les thèmes de la transgression avec des personnages qui n'hésitaient pas à désertier les sentiers tracés pour eux par d'autres. Cette fois, c'est Ariel qui joue les trouble-fêtes au cours d'un mariage. Quoi de mieux qu'un grand repas familial pour régler quelques comptes intimes ? La gourmandise de Cécile Ladjali a trait avant tout au verbe, la bonne chère appelant une certaine luxuriance de la langue. « *Écrire, c'est creuser le vice, mettre la honte, le remords, la mauvaise conscience au jour et compter sur l'œuvre pour que son pouvoir cathartique à l'endroit de l'auteur comme*

de son lecteur joue à fond. En somme, le mal est un viatique vers le bien quand les mots s'en mêlent », explique-t-elle.

C'est une idée ancienne que de vouloir montrer comment les événements pourraient mal tourner, histoire de dissuader le lecteur ou le spectateur d'en faire autant, de le purger de ses passions mauvaises – c'est la catharsis telle qu'Aristote la théorisait dans sa *Poétique*. « *On sait que le diable est dans les détails et que ces derniers sont les ferments mêmes de l'écriture : l'incarnation, la description, l'imagination, cette folle du logis qui, elle aussi, a dû pactiser un jour. Rien ne nous excite tant que la chute, la descente aux enfers ou autres catabases. On a lu l'Enfer de Dante, mais oublié le Purgatoire et le Paradis sur les étagères de la bibliothèque. Ainsi le mal est une fête, un pari, un coup de dés, le revers d'une pièce qu'on lance au hasard dans*





À lire

Éditeur d'Évagre le Pontique dans la collection des Sources chrétiennes, les Éditions du Cerf ont demandé à sept romanciers contemporains d'entrer en dialogue avec lui à travers les siècles. Cécile Ladjali a choisi la gourmandise dans *Chère*, Mathieu Terence l'envie dans *Du ressentiment*, Laurent Nunez l'orgueil dans *Regardez-moi jongler* ; Céline Curiol a opté pour la paresse dans *La posture du pêcheur*, Laurence Nobécourt pour la luxure dans *Post tenebras lux* ; Louis-Henri de La Rochefoucauld a écrit *Mémoires d'un avare* et Linda Lê *Toutes les colères du monde*.

Chacun des ouvrages 12 €.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX (détail, vers 1505-1510), de Jérôme Bosch, musée du Prado, Madrid.



le vide. Et c'est dans cette béance sans doute risquée que se loge la grâce, qui est déjà un pas vers la rédemption », précise Cécile Ladjali. La romancière joue ainsi des ambiguïtés pour mieux questionner son lecteur.

« NOIR ET BLANC NE SONT JAMAIS IMPERMÉABLES »

En signant *Du ressentiment*, Mathieu Terence poursuit une œuvre qui navigue entre roman, essai et poésie. Il explore cette fois les ressorts d'une passion bien ancrée dans l'actualité, depuis le début d'une pandémie qui a tendance à creuser les inégalités sociales. Le succès de l'essai de Cynthia Fleury, *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment* (Gallimard, 2020), en témoigne. Pas un mouvement social qu'on ne soupçonne d'être mû par cette version déchristianisée de l'envie. Les « gilets jaunes » ne guigneraient-ils pas le succès des élites ? Une certaine célébration de l'égalité parfaite serait en cause. C'est l'idée que défend Mathieu Terence : « Les sociétés plus ou moins démocratiques de notre monde globalisé sont fondées sur l'idéologie de l'égalitarisme. Celle-ci a rendu possible, voire systématique, la comparaison entre les continents, les pays, les communautés, les classes, les personnes », décrit-il. Comment affirmer sa souveraineté dans un environnement où la conformité aux attentes sociale de réussite et d'accomplissement par la carrière fait office de vertu ? À l'écrivain de montrer la possibilité d'autres voies : « L'affaire de la littérature se situe du côté de l'ambivalence, de la nuance, de la complexe aventure des destinées humaines, où noir et blanc ne sont jamais tout à fait imperméables l'un à l'autre. Où celui qui "fait l'ange fait la bête", et inversement, plus subtilement encore. La question du péché (qui m'intéresse assez peu) relève pour moi de celle du sacré (qui m'intéresse beaucoup). Donc de sa profanation. Qu'est-ce qu'une époque considère comme sacré, donc que profane-t-elle ? Qu'est-ce qui est sacré indépendamment d'elle ? », interroge Mathieu Terence. Pour l'écrivain, « nous sommes entrés avec

l'ultramodernité dans un moment où pour la première fois le mal se perpétue au nom du bien. » C'est selon lui sa tâche de décrypter cette forme de retournement, de « perversion ». « En me penchant sur le ressentiment, c'est à l'affect typique de notre moment d'uniformisation et de déshumanisation que je m'en prends », défend-il.

« UN LIVRE PEUT-IL NOUS FAIRE CHANGER D'AVIS ? »

Laurent Nunez abonde, lui qui s'est intéressé à l'orgueil dans *Regarde-moi jongler*. Écrire, ce n'est pas faire des leçons de morale, du moins au sens traditionnel du terme : « La littérature ne peut avoir d'autre but qu'elle-même. Si elle cherche à changer le comportement des gens, elle devient un moyen, et ce n'est plus un art », souligne-t-il. Il doute de l'efficacité d'une littérature qui voudrait rendre son lectorat vertueux : « Un livre peut-il nous faire changer d'avis ? Vais-je vraiment renoncer à la luxure ou à la gourmandise, en lisant des pages sur des gens non luxueux ou non gourmands ? » Rien n'est moins sûr. « Où serait le romanesque ? Personne ne se débat avec les vertus. On se débat pour être vertueux, ce qui n'est pas la même chose. Et c'est pourquoi la seule possibilité en littérature est de raconter ce combat incessant. Le lecteur, qui n'est pas parfait, ne supporte pas les personnages parfaits. Comment s'identifier à eux, qui ne tombent jamais ? Même quand on lit les Petites Filles modèles de la comtesse de Ségur, on n'a d'yeux que pour Sophie, parce qu'elle est gourmande, orgueilleuse et colérique. Parce qu'elle est comme nous, même dans son désir de changer », plaide-t-il.

Si la littérature aime à explorer le mal, c'est au nom d'une forme de vérité, celle de soi. Georges Bataille, auteur d'un essai sur *La Littérature et le Mal*, emploie le terme de « souveraineté » pour marquer la nécessité d'imposer sa singularité. Peut-être est-ce là l'ultime forme de transgression : affirmer son individualité face à des attentes de conformité sociale qui nous amenuisent. Car le diable n'est pas toujours là où on le croit. **VICTORINE DE OLIVEIRA**